

LETAILLEUR Gérard. « Marcel Aymé. L'art de traverser l'espace et le temps ». *Montmartre en revue* (../10/2022), n°8, pp. 18-22.

MARCEL AYMÉ. L'ART DE TRAVERSER L'ESPACE ET LE TEMPS

Par Gérard Letailleur

Montmartre en revue (Octobre 2022), n°8, pp. 18-22

L'entrée sur la scène du monde de Marcel Aymé eut pour décor la charmante ville de Joigny, dans l'Yonne, le 29 mars 1902 où son père, maréchal-ferrant dans un régiment de dragons était alors en garnison.

Au décès de sa mère, deux ans plus tard, son père décidera de le confier à la garde de ses grands-parents maternels, dans le Jura, berceau ancestral de la famille. A leur disparition, le petit Marcel sera accueilli par sa tante Léa Monamy, mercière à Dole. Elle habite dans une maison rurale d'où l'on contemple la ville et le Doubs, cadre enchanteur appelé à marquer l'inspiration du futur romancier.

En ce début de siècle, les plus vives passions politiques, religieuses et anticléricales animent la société française. L'engagement de feu son grand-père dans le camp républicain contribuera de valoir à Marcel bien des railleries et vexations de la part de ses camarades de classe issus en majorité d'un milieu aisé. Ses condisciples lui feront ressentir la modestie de ses origines liées à la ruralité. Il en restera blessé longtemps, mais nul doute que ces confrontations avec l'intolérance et l'injustice lui forgeront une carapace à toute épreuve. Qu'importe, il poursuivra brillamment ses études au Collège de l'Arc, obtiendra son baccalauréat math-élèm en 1919, puis entrera en math-sup au lycée Victor Hugo de Besançon pour préparer le concours de Polytechnique. Malheureusement, frappé par la grippe espagnole en 1920, il devra renoncer à ses études, et sa santé demeurera très fragile tout au long de sa vie.

Son service militaire achevé, en 1923, il décide de monter à Paris pour "faire médecine". Consciencieux, il assiste à quelques cours, mais trop émotif, s'aperçoit vite qu'il n'a pas la vocation.

Si la médecine ne l'enthousiasme guère, Paris et particulièrement Montmartre l'enchantent à ravir. Aux lièvres espiègles des campagnes de son enfance, Marcel préfère le *Lapin Agile* de la rue des Saules où il se lie d'amitié avec Frédéric Gérard, le père Frédé, Gen Paul et Louis-Ferdinand Céline ...

Pour survivre, pressé par l'impérieuse nécessité, il se met en quête du moindre petit métier. Le voici tour à tour goûteur (de jus d'orange) dans une fabrique de boissons, figurant de cinéma où il joue les nobles, gratte-papier dans une banque ...

Un jour, raconte le peintre Gen Paul qui deviendra l'un de ses meilleurs amis, Marcel prend connaissance d'une petite annonce destinée à l'initier à la carrière de démarcheur d'assurance-vie. Il téléphone et son interlocuteur lui donne rendez-vous dans un bistrot à Saint-Ouen près du cimetière où se retrouvent généralement croque-morts et fossoyeurs. Deux cafés-calva plus tard, l'inspecteur de la compagnie veut entreprendre sa formation :

« Venez, je vais vous montrer comment procéder, lui lance l'assureur »

Il entraîne alors Marcel à l'extérieur, lui désigne un petit immeuble situé aux alentours et l'informe de son intention d'y faire du porte-à-porte en commençant par le haut. L'aventure commence. L'autre sonne à une porte. Un volumineux gaillard en tenue négligée ouvre, en sueur, l'œil torve, le visage écarlate.

« Ce n'est pas le moment de nous emm ... hurle-t-il, mes ch... sont bouchées !
-Ça ne peut pas mieux tomber, répond calmement l'inspecteur, mon ami s'y connaît en plomberie. »

Médusé, le quidam les laisse entrer. Ils traversent la salle à manger, croisent les mines déconfites de l'épouse et des trois enfants qui affichent une totale désolation, tombent la veste, remontent les bras de chemise et entrent en action dans les toilettes de la famille. Ils s'affairent à grand renfort d'huile de coude, de ventouse et autre furet, à désencombrer la cuvette. L'obstruction est finalement vaincue sous les applaudissements des intéressés qui les retiennent à déjeuner.

Au terme de cette invitation impromptue, cinq contrats d'assurance seront signés pour les cinq têtes. Si la mission est accomplie pour l'assureur, Marcel quant à lui sera vacciné à vie contre ce genre d'emploi !

Mais les séquelles de la grippe espagnole dont il a souffert se réveillent et il s'en retourne à Dole où sa tante lui prodigue des soins. L'écriture devient alors son échappatoire.

Il se lance dans un premier roman "Brûlebois" dans lequel il raconte la vie d'un brave homme ancien sous-préfet devenu un doux vagabond quelque peu excentrique, porteur de bagages à la gare de Dole, ivrogne à ses heures mais sachant garder en lui la faculté de s'étonner des choses saines et simples de la vie, bref du Marcel Aymé où l'auteur nous dévoile les valeurs qui l'animeront toujours : l'amitié, l'honnêteté intellectuelle, la solidarité envers les amis, les humbles, les opprimés et sa croyance en l'homme.

"Brûlebois" édité aux *Cahiers de France* à Poitiers en 1926, obtient le prix Corrad de la Société des Gens de Lettres. Séduit par l'œuvre, Gaston Gallimard le rééditera en 1930.

Prolifique, le jeune romancier publie en 1927 "Aller-Retour" et en 1929 "La Table-aux-crevés", œuvre couronnée la même année par le prix Renaudot.

En 1930, jugeant l'air de la capitale plus salubre à sa santé que celui des monts jurassiens, le romancier choisit de vivre à Montmartre avec Marie-Antoinette rencontrée à Dole en 1921, qu'il épousera en 1931 et qui ne cessera de partager son humour, ses idées, son courage et ses soucis. Au village il y rédigea la majeure partie de son œuvre, tout d'abord 9 square Carpeaux, puis en 1933, 9^{ter} rue Paul Féval, avant d'emménager en 1963 au 26 rue Norvins, aujourd'hui n°2 de la place qui porte son nom.

Fidèle au *Lapin* dont il apprécie l'ambiance, il côtoie les chansonniers, poètes qui s'y produisent et y entreprend de longues causeries avec Céline bien qu'ils passent tous les deux pour avoir le verbe rare ... S'ils se retrouvent sur le fond, au niveau du style tout les oppose. L'un désarticule la langue en s'inspirant de l'argot, part dans un voyage au style novateur, original, inouï, indéchiffrable à beaucoup, tandis que l'autre, artisan et défenseur d'un français limpide, reste dans une tradition dont le réalisme frise souvent le surréalisme ...

Leur amitié sera appelée à survivre à bien des tourments.

“La Rue sans nom” paraît en 1930 et intéresse le cinéma : en 1931, Pierre Chenal lui demande le droit de l’adapter et on y retrouve des artistes populaires à l’époque à l’instar de Fréhel, Gabriel Gabrio, Paula Illery, Constant Rémy ... Plus tard, d’autres cinéastes de qualité emboîteront le pas à ce réalisateur dont Henry Verneuil qui proposera pour le grand écran sa version de “La Table-aux-crevés”, avec au générique Fernandel, Andrex, Delmont, Fernand Sardou, Génin ...

En 1933, paraît “La Jument verte” véritable tableau de société. Il y dépeint les mœurs de deux familles rivales d’un village de Franche-Comté plongées soudainement sous les feux de l’actualité après la naissance d’une jument verte dans un foyer de paysans à priori sans histoire.

« Événement si extraordinaire que Napoléon III lui-même décidera de les rencontrer, persuadé qu’un tel hasard était aussi rare ... qu’un ministre intègre. » souligne l’auteur ...

Claude Autant-Lara, séduit par cette comédie grinçante, réalisera son adaptation cinématographique en 1969 avec à l’affiche Bourvil, Francis Blanche, Yves Robert, Georges Wilson.

Marcel Aymé poursuit son œuvre, mais malgré son succès, l’insuffisance de ses droits d’auteur l’amène à prendre une activité annexe. Guéri de ses velléités d’assurer ses semblables contre tous les maux de la terre, du ciel et de l’enfer, il contacte le milieu journalistique plus apte à mettre en valeur son talent d’écrivain. Un quotidien en la personne de son rédacteur en chef lui propose les seules rubriques vacantes : “les chiens écrasés” et les “exécution capitales”. L’une devant avoir lieu prochainement, on le prie d’y assister et d’écrire un papier d’une dizaine de lignes sur l’événement. Marcel “s’exécute” avec l’humeur acerbe qui le caractérise. En voyant passer le condamné entouré d’une escorte de fonctionnaires, il se met à imaginer les dernières pensées de cet individu regardant la lame de la guillotine :

« Quelle efficacité ! devait-il penser. C’est dommage de n’avoir pu bénéficier d’une telle machine pour découper ma femme en morceaux ! »

Le supplicé est précipité à la porte de l’enfer, et Marcel Aymé à la porte du journal.

Cet épisode sera peut-être à l’origine de la création en 1952 de sa pièce “La Tête des autres”, charge mordante contre la peine de mort, implacable réquisitoire contre les erreurs judiciaires et les magistrats corrompus. C’est André Barsacq qui assurera la mise en scène de cette œuvre au Théâtre de l’Atelier à Montmartre.

Malgré ses débuts quelque peu contrariés dans le journalisme, le romancier y renoue à la demande d’Emmanuel Berl directeur de l’hebdomadaire *Marianne*, premier périodique littéraire illustré, de tendance gauche modérée, créé par Gaston Gallimard en octobre 1932. Marcel traitera les sujets de l’actualité, concluant ses articles de pirouettes dont il a le secret.

À partir de 1934, il aborde “Les Contes du Chat perché” dont l’écriture s’achève en 1946. Destinés selon ses propos aux “enfants de quatre à soixante-quinze ans”, cette œuvre met en scène deux petites filles vivant dans une ferme, Delphine et Marinette, entourées d’animaux doués de parole, dont Alphonse, le fameux chat qui a le pouvoir de faire pleuvoir ... en passant plusieurs fois sa patte derrière l’oreille ...

Puis viendront des nouvelles et des romans dont, en 1939, “Le Bœuf clandestin” qui dénonce l’hypocrisie et la sournoiserie du milieu bourgeois, présentant un père de famille banquier s’affichant “végétarien” surpris par sa fille en train de manger un morceau de viande bien saignant. Auteur éclectique, il publie en 1943 un roman fantastique “La Vouivre” inspiré d’une légende franc-comtoise qui sera adaptée au cinéma en 1988 par Georges Wilson. S’y mêlent la réalité rurale et le merveilleux, deux sources d’inspiration inhérentes au talent de Marcel Aymé.

Chaque jour les Montmartrois voient sa mince silhouette sillonner les rues et ruelles du village. Montmartre l’inspire ; moult romans et nouvelles s’y déroulent. Personnages imaginaires et réels s’y croisent. Dans sa nouvelle “Avenue Junot”, Marcel Aymé en conduit certains dans l’atelier de Gen Paul où a lieu le dimanche “la messe chez Gégène”. Rue Tholozé, il installe Martin héros de “Temps mort”. Dans sa nouvelle “La Bonne Peinture”, le peintre Lafleur habite rue Saint-Vincent. Rue de l’Abreuvoir et rue des Saules, vivent Sabine et son mari, le couple des “Sabines”. Rue Lamarck, Marcel Aymé situe le logis du héros de la nouvelle “Le Décret”, et c’est au 75bis rue d’Orchampt, adresse qui n’existe pas, que Dutilleul, le Passe-muraille a, d’après l’auteur, décidé de s’installer avant d’être arrêté *Au Rêve*, sympathique bistrot de la rue Caulaincourt, et de rester emprisonné dans un mur de la rue Norvins ... N’oublions pas Duperrier, le meilleur chrétien de la rue Gabrielle, personnage central de la nouvelle “La Grâce” et la rue des Trois Frères où se passe l’action du “Vaurien”.

La rue Caulaincourt est aussi empruntée par les héros de “La¹ Traversée de Paris”, rue qui comme note Marcel Aymé « décrit une courbe au flanc de Montmartre et est la plus belle de Paris. Elle ressemble à un chemin de paradis car elle part d’un cimetière, le cimetière de Montmartre, et monte vers le ciel en tournant ... »

Profondément antisystème, Marcel Aymé, inclassable à souhait, va être voué à la vindicte populaire dès les années de guerre. En pleine occupation, il travaille pour le cinéma avec Louis Daquin, réalisateur marxiste, tout en passant quelques articles sur l’art dans des journaux tendancieux comme *Je suis partout* et *La Gerbe*. Devant l’absence de toute connotation politique de ses écrits, il ne sera pas mis sur la liste noire des écrivains à la Libération. De plus, il n’a jamais caché son hostilité totale envers le nazisme dès avant 1939, puis dans “Travelingue” (1941), “Le Décret”, “La Carte” et ... “Le Passe-muraille” (1943).

Henri Jeanson, dans ses mémoires, rappelle à propos de l’antisémitisme, la profonde blessure qu’éprouva Marcel Aymé :

« L’apparition de l’étoile jaune, par exemple, souligne Jeanson, souleva la colère des Parisiens et ils surent la manifester cette colère à leurs risques et périls. Je me souviens très bien de Marcel Aymé, le silencieux dont l’impassibilité n’était qu’apparente, écrivant sous le coup d’une émotion qu’il ne put ni ne voulut maîtriser, un article d’une violence inouïe contre les responsables de ces mesures ignobles et humiliantes. Elles nous atteignaient tous. Cet article, il le proposa en toute innocence à un journal. L’article fut accepté, composé et soumis à l’obligatoire censure allemande qui en interdit la publication. À l’imprimerie, les typos en tirèrent de nombreuses épreuves à la brosse et se firent un devoir de les distribuer autour d’eux, avec prière de faire circuler ... »

Ne supportant pas l’hypocrisie et la pseudo bonne conscience que certains veulent afficher dans ces années d’après-guerre, n’hésitant pas à couvrir d’opprobre leurs semblables, à applaudir les

¹ NdR : le titre véritable de la nouvelle est “Traversée de Paris” sans l’article.

forcenés ayant tondu durant l'épuration de nombreuses femmes. Marcel Aymé, de sa plume mordante, dresse leur portrait dans ses romans "Le Chemin des écoliers" (1946) et "Uranus" (1948), dans sa nouvelle "La² Traversée de Paris" (1947), où il fustige à la fois les collaborateurs monstrueux et les revanchards inquiétants, les auteurs des pires dénonciations, des règlements de compte et du florissant marché noir dont certains profitèrent des deux côtés.

On ne le lui pardonne pas. Puis comme « Avec le temps va, tout s'en va - On oublie les passions et l'on oublie les voix - Qui nous disaient tout bas les mots des pauvres gens ... » chantait Léo Ferré, les excès retombèrent, les passions s'apaisèrent ... et Marcel Aymé put reprendre le rythme nonchalant des années d'avant-guerre.

En 1951, Jean Boyer tourne "Garou-Garou, le passe-muraille". C'est Bourvil qui incarne Léon Dutilleul, ce modeste employé du ministère de l'Enregistrement soudainement doté du curieux pouvoir de traverser les murs. On y retrouve le sympathique Montmartrois Raymond Souplex, dans le rôle d'un artiste peintre rappelant étrangement le célèbre Gen Paul.

Les Montmartrois, plus librement, se remettent à le croiser, arpentant les rues, s'arrêtant çà et là dans de nombreux cafés ne consommant chaque fois qu'un quart de Vichy-fraise. Parmi ses étapes favorites, citons au passage *La Pomponnette*, 42 rue Lepic et l'inoubliable Francisque Poulbot, *Le Clairon des chasseurs*, 3 place du Tertre où il aime jouer à la belote, *Le Sabot rouge* (ex *Potinière*), 13 place du Tertre, lieu drainant les amateurs de dominos, *Le Relais* où il enchaîne les parties de 421 ... Il se rend volontiers au *Pichet du Tertre*, 8-10 rue Norvins, chez *Barbe*, rue du Mont Cenis, à *La Divette du moulin*, rebaptisée aujourd'hui *Le Coq Rico*, 98 rue Lepic, au-dessous de l'endroit où a vécu un temps Céline, *L'Assommoir*, 12 rue Girardon et aussi *Chez Pomme*, 88bis rue Lepic qu'il mentionne dans sa nouvelle "Avenue Junot".

Il a toutefois une préférence : c'est *Au Rêve*, 85 rue Caulaincourt, où il croise Simenon, Frédéric Dard alias San Antonio et Jacques Brel qui, de sa petite table, regarde en face les fenêtres de Suzanne Gabriello, consterné par leur rupture, table sur laquelle il écrit *Ne me quitte pas*, chanson bientôt traduite en plus de quarante langues.

Grâce à Marcel Aymé, Éliette Segard-Planchon, dont il devint le tuteur, put à la mort de ses parents leur succéder à la direction de cette affaire familiale ; il cite aussi cet établissement dans sa nouvelle³ "La Belle Image".

Au cours de ses longues promenades il ne manque jamais de saluer son vieux complice Gen Paul, fidèle en amitié, sirotant à l'occasion un apéritif avec le dessinateur Ralph Soupault tout en se racontant pour la énième fois les mésaventures de la prostituée qui avait perdu ses dents au cours d'une bagarre et les remplaçait par des fausses en mie de pain pour faire le trottoir boulevard de Clichy ...

« En ce temps-là précise Eugène, nous avions du pain blanc ! »

Sa grande sortie c'était le dimanche. Parfois en compagnie de Michel Simon et Arletty, Marcel allait rendre visite à Céline, à Meudon. Lorsqu'il ne jouait pas aux boules, il allait s'asseoir avec Ferdinand sous une tonnelle derrière la maison, et ils restaient de longs moments ensemble sans guère se parler, en regardant passer les chats et les chiens qui caracolaient devant eux.

² NdR : *ibid*

³ NdR : "La Belle Image" n'est pas une nouvelle mais un roman publié en 1941 chez Gallimard.

« Il y avait de l'acrobate dans cézigue disait Céline à son propos. »

« Quelle gueule, surenchérisait Arletty avec sa gouaille, on aurait dit une espèce de Buster Keaton ! »

Neuf ans après “La⁴ Traversée de Paris” en 1955, Claude Autant-Lara réalise l’adaptation de la nouvelle. Les rôles principaux sont tenus par Bourvil, Jean Gabin et Louis de Funès. Cette coproduction franco-italienne est devenue aujourd’hui un classique, cependant même si Bourvil fut récompensé au titre de meilleur acteur à la Mostra de Venise, le sujet du marché noir était toujours délicat à aborder et l’accueil du film à l’époque fut mitigé ...

Il faudra d’ailleurs attendre 1990 et le talent de Claude Berri pour découvrir sur le grand écran “Uranus” dans une adaptation très fidèle de l’œuvre littéraire servie par une distribution exceptionnelle, véritable hommage à l’écrivain : Gérard Depardieu, Jean-Pierre Marielle, Philippe Noiret, Michel Blanc, Michel Galabru, Gérard Desarthe, Fabrice Lucchini, Ticky Holgado, Daniel Prévost ... Et pour les dames, Danièle Lebrun, Myriam Boyer, Florence Darel, Josiane Lévêque ... L’accueil fut majoritairement favorable cette fois, même si le romancier et ses adaptateurs n’étaient pas toujours à l’abri de quelque polémique ...

Marcel Aymé ne fut ni un révolutionnaire, ni un conservateur, encore moins un réactionnaire, un anar certes, qui n’aimait pas les mondanités, les bourgeois coupés des réalités : il préférerait aller lever le coude avec des gens simples, meilleure manière, comme l’écrivit Michel Audiard, de ne pas baisser les bras ...

Sur la place éponyme, près d’Immolopolis, le siège de la rédaction de *Montmartre en Revue*, où Brice Moysse ne pratique pas l’art de traverser les murs mais celui de les transmettre, l’irrévérencieux Marcel ne pouvait imaginer qu’il se retrouverait depuis le 25 février 1989, statufié en “Passe-muraille” par son ami, le talentueux Jean Marais, que cette œuvre insolite en bronze patiné, allait faire le tour du monde grâce aux milliers de clichés pris en permanence par des multitudes de touristes, et que le cinéma continuerait à s’intéresser à ce héros fantastique devenu légendaire comme en 2018 lorsque Dante Desarthe réalise pour la télévision une adaptation « dans un approche plus fidèle, dira-t-il, à l’esprit de la nouvelle qu’à la nouvelle elle-même ». L’interprétation de Denis Podalydès accompagné de la comédienne Marie Domptier y est étonnante. Pierre Tchernia avait d’ailleurs aussi réalisé en 1977 pour le petit écran une version avec Michel Serrault, Andréa Ferréol et Pierre Tornade.

Curieux destin que celui de cet écrivain discret, peu loquace, souhaitant souvent se fondre dans l’anonymat, ne possédant pas le don singulier de traverser les murs, mais qui grâce à la magie d’un œuvre d’art fait beaucoup mieux en traversant pour notre plus grand bonheur l’espace et le temps.

Marcel Aymé nous quitte le 14 octobre 1967, à 65 ans, après avoir enchanté petits et grands, soulevé bien des polémiques, ne serait-ce qu’en refusant la Légion d’honneur, et en nous laissant une œuvre exceptionnelle, véritable figure de proue de la grande aventure littéraire du XX^{ème} siècle.

⁴ NdR : le vrai titre de la nouvelle est “Traversée de Paris” sans article. En revanche, l’adaptation de Claude Autant-Lara sera intitulée “La Traversée de Paris”.